

Benvenuto Cellini revient à PARIS



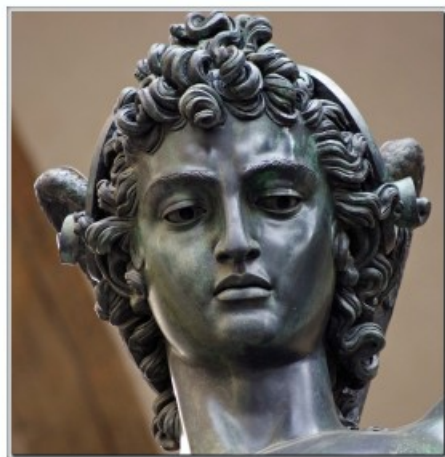
PARIS, Opéra Bastille. BERLIOZ : **BENVENUTO CELLINI**, 20 mars – 14 avril 2018. L'échec fut dur à encaisser pour Berlioz : son ***Benvenuto Cellini***, biopic lyrique sur la vie du sculpteur italien, maniériste, dans la Rome sanguinaire, éruptive du XVI^e, créé à l'Opéra de Paris, salle Le Peletier le 10 septembre 1838, ne plut absolument pas aux parisiens. Au XX^e siècle même réception et estimation timide de l'opéra romantique français : jamais joué jusqu'en 1972, repris en 1993 (grâce à Myung Whun Chung auquel on doit aussi la résurrection des Troyens dans la même salle en 1989...) ; mars 2018, revoici Benvenuto dans l'ample vaisseau de Bastille, dès ce 20 mars 2018. Mais la mise en scène risque d'en rebuter plus d'un (signée **Terry Gilliam** et créée en 2014 déjà à l'English National Opera), sans compter la distribution guère appétissante... quoique que John Osborne et Pretty Yende (dans les rôles de Benvenuto et de Teresa) pourraient créer une surprise... double.

Mais à trop « oser » des réalisations visuelles décalées, et non inédites, on risque l'indigestion (on l'a vu récemment sur la même scène, pour le Don Carlos de Verdi, théâtralement anecdotique et terne, puis dans La Bohème... perdue dans l'espace). De quoi enterrer définitivement ou pour de nouvelles décades l'ouvrage le moins compris de Berlioz ?



L'opéra est d'abord celui d'un ténor, à l'origine, Gilbert Duprez le créateur que Berlioz a particulièrement gâté : Benvenuto est un rôle héroïque et tendre à la fois, nerveux et passionné. Un défi pour l'interprète comme acteur et comme chanteur. A la source du sujet, sont les *Mémoires* du sculpteur et orfèvre italien que la génération des Romantiques Français, de Balzac à Berlioz a minutieusement dévoré : tous les créateurs conscient de leur talent et pourtant rejeté par leur époque, se sont identifiés à **Benvenuto Cellini**, génie insoumis, auteur révolté voire colérique... facétieux aussi et plein d'un orgueil imprévisible parfois. Une sorte de Michel-Ange, mais en moins puissant. D'ailleurs on peut s'étonner que l'opéra n'ait pas eu l'idée de mettre en scène le génie michelangelesque, préférant ce Benvenuto irascible, dont la figure sur la scène permet de traiter le thème de l'artiste dans son rapport à la société (ce que fait aussi Wagner dans *Tannhäuser*, plus de 20 ans après Berlioz).

La version qu'en propose Paris est celle en 2 actes et 4 tableaux : selon le découpage original de 1838 – plus efficace que celle en 3 actes dite de Weimar, réglée par Berlioz et Liszt en 1852. C'est essentiellement grâce aux chefs anglais que Berlioz ressuscite progressivement sur la scène : John Pritchard, surtout **Colin Davis** dont la première version de 1972 marque une réussite inouïe, toujours indépassable. Car entre autres,



outre le geste orchestral, nerveux, sanguin, palpitant propre au chef britannique, c'est que le choix des solistes, francophones ou diseurs éloquents / intelligibles y permettent et réussissent une caractérisation exemplaire de chaque personnage : Balducci, Ascanio, même le Pape, et le cabaretier, sans omettre l'excellent et justement légendaire ténor Nicolai Gedda, au verbe délicat et frénétique qui incarne toute la richesse ambivalente et fascinante du personnage moteur de Cellini... cf. son air contemplatif « sur les monts »...). En vérité, pour Benvenuto Cellini, les interprètes doivent être fins et nerveux, à la mesure du sujet principal, Benvenuto Cellini lui-même, dont le style comme orfèvre et sculpture, tel qu'il s'affirme dans les statues de Persée ou de Diane, manifeste cette harmonie esthétique de la Renaissance italienne, capable de concilier idéal et réalité, beauté et réalisme. **Qu'en sera-t-il sur la scène de l'Opéra Bastille ?** A suivre... Prochaine critique développée sur classiquenews.com

PARIS, Opéra Bastille
BERLIOZ : BENVENUTO CELLINI, version 2 actes,
1838



Du 20 mars au 14 avril 2018

[RESERVER VOTRE PLACE](#)



Persée, fier, nerveux, à la mine victorieuse et supérieure, un rien dégoûtée, brandit la tête coupée de la terrifiante Méduse, statue en bronze par Benvenuto Cellini (Florence)

LIVRE, critique. Eric-

Emmanuel Schmitt : Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel)

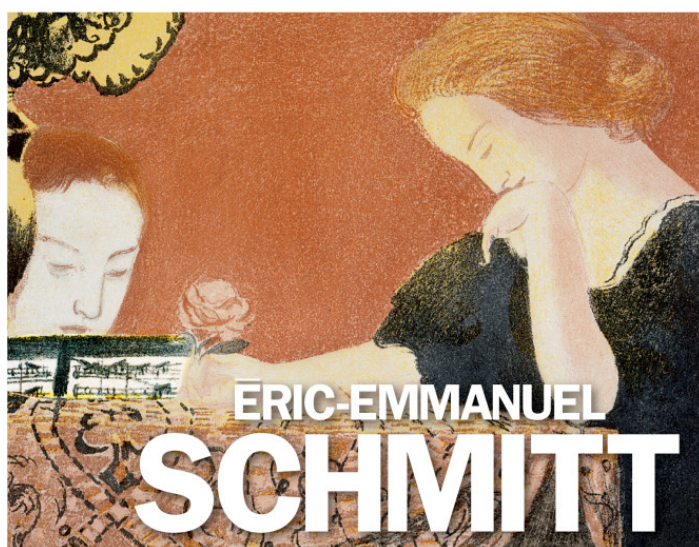
LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt : Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel). Au moment du Salon du livre de Paris (mars 2018), un auteur d'un rare finesse musicale, **Eric Emmanuel Schmitt, EES**, après Bizet (et le charme de Carmen), après Mozart (en son envoûtement émotionnel, dans les Noces, de Beaumarchais à Da Ponte), s'immerge dans les arcanes musicales les plus subtiles, tout en revisitant un passé qui l'a marqué. Voici le piano ensorcelant et enivrant de **Frédéric Chopin**, comme dans un rêve que l'on aimerait toujours vivre et jamais quitter.

Dans un style d'une grande tendresse, plein de délicatesse suggestive, EES façonne et précise peu à peu la figure de l'héroïne, son professeur de piano, « **Madame Pylinska** », elle même polonaise comme le compositeur et pianiste romantique, qui pour ses 9 ans, lui enseigne la magie de Chopin, ... c'est une transmission qui s'ignorait, l'école du sentiment et de la

■ ■
Éric-Emmanuel Schmitt
de l'académie Goncourt

Madame Pylinska
et le secret de Chopin

Albin Michel



sensibilité restituée à la lumière, pour le plus grand plaisir du lecteur (et celui probablement de l'auteur)... EES, 30 ans plus tard renoue avec ce passé révélateur, retrouve la trace de sa vieille professeure, riche d'un bagage qu'il apprend au moment de la narration à mesurer, comprendre, déchiffrer : le secret de Chopin... à travers la vie de la musicienne se dévoile le sens d'une existence terrestre, dans l'ombre, humble et solitaire ; une petite vie, frustrée, mais intérieurement riche et libérée par le pouvoir incantatoire, transcendant de la musique chopinienne; une vocation intérieure, une seconde vie, épanouissante, double, profondément tue et tenue secrète.

Ivresse chopinienne

Les pages sur la musique de Chopin et ce qu'elle produit sur l'âme qui en sait recueillir le nectar immortel sont les plus belles (page 103 et suivantes), celles d'un livre court, admirablement écrit ; plein de pudeur et d'entente complice, – entre l'écrivain et son lecteur, entre l'élève et son professeur, entre le mot et l'image musicale... rares les écrivains qui sont aussi mélomanes. Les grands compositeurs font parler la musique. Les écrivains de talents font vibrer et chanter leurs mots. EES réussit tout cela avec une intelligence et une sensibilité **poétiques**, où le texte devient conte, il résonne et chante, par sa justesse de page en page.



LIVRE, critique. Eric-Emmanuel Schmitt : Madame Pylinska et le secret de Chopin (Éditions Albin Michel). – Édition brochée / 13.50 €

Parution le 5 avril 2018 – 130mm x 200mm – EAN13 : 9782226435736 – [+ d'infos sur le site des éditions ALBIN MICHEL / Page Madame Pylinska et le secret de Chopin](#)

Livre, compte rendu critique.

Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann)

Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann). L'étude des topoï littéraires, musicaux ne cesse de nourrir de façon décisive l'évolution et les apports de la recherche depuis les années 1990. Il s'agit donc de rétablir la création musicale et l'écriture dans son contexte culturel, et donc la création musicale, la pensée des compositeurs au sein des grands courants d'idées à leur époque : les courants esthétiques, les styles, les succès livresques, les tendances de la pensée philosophique, les grands courants d'opinions sont désormais des marqueurs qui ont directement ou indirectement influencé ou marqué l'inspiration, la sensibilité du créateur, ... en l'occurrence Franz Liszt, d'autant plus qu'il est compositeur et aussi interprète, figure sensible, éponge créative, capable d'absorber et de réinterpréter les dits « topoï » qui marquent son époque... vaste et passionnante étendue du spectre de recherche.



L'ensemble du corpus ainsi regroupé constitue le contenu de cet ouvrage collectif plutôt riche et très passionnant ; c'est aussi la concrétisation d'un cycle d'études réalisées à travers 3 colloques simultanés en France, en septembre 2011 : Rennes, Dijon, et ... Strasbourg dont le sujet central était justement le titre de ce livre : « Les grands topoï du XIXe

siècle et la musique de Liszt ».

Ainsi plusieurs sociétés savantes et groupes de recherches internationaux se sont penchés sur l'élaboration d'une méthode de recherche en littérature et en musique fondée sur la connaissance des « lieux communs » – les fameux topoï, « piliers » / « emblèmes » des idées majeures propre à la période.

Parmi les topoï, excellemment exprimés, ici, celui du « Sublime négatif », « explicité » développé dans le roman à succès de Senancour, *Oberman* (paru en 1804), et que Liszt comme beaucoup d'artistes à Paris en 1833 remarque, distingue, « absorbe ». Ses années de Pèlerinage en témoignent précisément. Ils éclairent ce que Liszt, pianiste-compositeur a compris et saisi du grand vide philosophique ainsi cristallisé... Ainsi les contributions de ce collectif nous éclairent sur le panorama et le contexte intellectuel et esthétique de la période où créa et vécut Liszt. La grande question lisztéenne du sens de la vie se précise à l'aune du mythe Faustéen : ombre et lumière, damnation et rédemption, malédiction et élévation... Parmi les chapîtres passionnants de cette somme qui ne l'est pas moins : soulignons en quatre.

Liszt et le sublime négatif de Senancour (Béatrice Didier) ;
Variations sur la Loreley / Construction et fonction de la narration dans le lied romantique (François-Gildas Tual) ;
« Gretchen, Zerlina and Leonore / Variations on Gretchen for the Faust Symphony, en anglais (Yusuke Nakahara), éclairant de façon significative la III^e partie intitulée « Présence de la femme et de l'amour dans la musique de Liszt ». Enfin, « Timbre et signification musicale : la spécificité pianistique des topiques dans la musique pour piano de Franz Liszt », par Nathalie Hérold, premier chapitre de la V^e partie du livre, intitulée « Liszt et le piano romantique ». La lecture de ce livre est indispensable pour qui veut connaître et maîtriser ce que fonde la singularité esthétique de Liszt à son époque.



Livre, compte rendu critique. Les grands topoï du XIXe siècle et la musique de Liszt (sous la direction de Marta GRABOCZ – éditions Hermann / collection GREAM – février 2018). ISBN 9782705693541 – prix indicatif : 38 € – 170 x 244

mm, 432 pages / 125 illustrations – Parution : 20 Janvier 2018 – [Editions Hermann](#) – CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018.

SOMMAIRE des 5 parties :

I. Entre littérature, beaux-arts et mal du siècle (articles de Béatrice Didier, Siglind Bruhn, Mara Lacché, Marta Grabócz, François Decarsin, François-Gildas Tual, Laurence Le Diagon-Jacquin) ;

II. Nouvelle esthétique, nouvelles formes au XIXe siècle (articles de Constantin Floros, Jean-Paul Olive , Bruno Moysan, Claudia Colombati, Albert Van der Schoot) ;

III/ Présence de la femme et de l'amour dans la musique de Liszt (articles de Grégoire Caux, Megan McCarty, Yusuke Nakahara, Malgorzata Gamrat) ;

IV. Nature et horizons lisztians (articles de Bertrand Ott, Michael Eisenberg, Sandra Myers Brow,) ;

V. Liszt et le piano romantique (articles de Nathalie Herold, Olivia Sham, Tibor Szász, Daniela Tsekova, Panu Heimonen, Kasimir Morski).

**RENNES, Déborah Waldman
dirige MOZART**

RENNES, les 16 et 17 mars 2018. Debora Waldman / Korcia : concert Mozart, Korngold. Le Couvent des Jacobins à Rennes accueille 2 soirées mozartiennes de grande finesse et subtilité. Sous la direction aiguë, sensible de la cheffe d'orchestre **Déborah Waldman**, le violoniste **Laurent Korcia** joue le Concerto de **Korngold**. Ce



dernier, appelé, « Mozart américain du XX^e » (il porte lui aussi le prénom Wolfgang), virtuose précoce et compositeur jeune homme (*La Ville Morte / Die Tote Statdt*, 1920, sommet postromantique du début du XX^e, écrit à 23 ans), retrouve dans ce programme à Rennes, le « premier Mozart » de l'histoire musicale, **Wolfgang Amadeus** (mort en 1791) : tous deux savent ciseler mélodies et rythmes au service du cœur et du sentiment. Une vérité et une sincérité émotionnelle que comprend immédiatement la baguette vive, détaillée, élégante de la chef d'origine brésilienne Déborah Waldmann, l'une des femmes cheffes d'orchestre les plus passionnantes de l'heure. Elle fut l'assistante de Kurt Mazur, au sein du National de France (2006).



La musicienne éprise de Mozart depuis toujours, a fondé son propre orchestre, naturellement intitulé « **Idomeneo** », avec lequel elle a pu exprimer tout ce que le Mozart symphonique (Jupiter) avait de commun avec le Mozart opératique (Don

Giovanni). Un travail spécifique sur le langage orchestral et les moyens d'articuler une partition tout en réalisant sa force organique et sa cohérence souterraine a ainsi été proposé aux spectateurs du Théâtre Claude Debussy de Maisons-Alfort ([Programme PUR MOZART, novembre 2015](#)) : [classiquenews](#) [était présent aux côtés de Déborah Waldman, filmant la prouesse et le défi réussi](#), dans une approche vivante et très fine de la musique mozartienne.

La cheffe dirige en 2 soirs, l'Orchestre de Bretagne

Déborah WALDMAN : MOZART absolument



■ **A RENNES, la très subtile mozartienne** (qui a aussi dirigé La Flûte enchantée en 2013, Don Giovanni en 2014), pilote entre autres en mars 2018, **l'Orchestre de Bretagne**, apportant davantage sa connaissance intuitive et naturelle de l'écriture mozartienne. On s'étonne que la cheffe ne soit pas davantage programmée dans les salles de concert et d'opéra car sa direction éblouit par sa clarté, son intelligence poétique et son sens des équilibres, voix / orchestre, tout en servant une vision dramatique d'une grande vérité. Aux programmeurs de salles : à l'heure de la parité, puisque le Ministère invite à

faire la lumière sur les talents féminins, **Déborah Waldman**, en est un,.. et de grande valeur. Donc n'hésitez plus, messieurs les directeurs. A bon entendeur, salut.

✘ **Le programme Mozart / Korngold, présenté à Rennes**, permet aussi de croiser musique et cinéma, en s'appuyant aussi sur le talent du violoniste invité, **Laurent Korcia**. Avec Déborah Waldman, le soliste propose de (re)découvrir nombre de compositeurs qui ont inspiré les réalisateurs. Et vice versa. Revisitons « Amadeus », l'inoubliable biopic de Mozart par Milos Forman (1984) : fiction filmique mais fresque musicale éclatante où la musique et l'opéra de Mozart sont mis en avant. A l'inverse, c'est en composant que Chostakovitch vient au cinéma, en mettant en musique « La Nouvelle Babylone », film soviétique dont l'arrière plan évoque la commune de Paris.

Erich Korngold, compositeur tchèque exilé à Hollywood (à partir de 1936), se forgea outre Atlantique, une très solide réputation comme compositeur de musiques de films (surtout pour la Warner Bros) : *Robin des Bois*, *l'Aigle des Mers* ou encore *Capitaine Blood*. Son **Concerto pour violon** est écrit entre 1937 et 1945, soit pendant l'exil aux States, est dédié à la veuve Mahler, Alma, elle même muse, poétesse et... compositrice). A Rennes, il est interprété avec brio par Laurent Korcia (Diapason d'or 2016), est un sommet de la musique romantique pour violon du XXème siècle . Son matériel mélodique reprend nombre des musiques de films écrits sur la période. L'auteur entend exiger du soliste qu'il fasse *chanter* son instrument (Jasha Heitfetz, créateur en février 1947) : car disait-il, le concerto a été conçu « *pour un Caruso du violon, plutôt que pour un Paganini* ». L'intériorité incarnée plutôt que la démonstration brillante voire superficielle. Faire émerger l'âme de la musique... un objectif et une réalité partagés par les musiciens à Rennes, de Mozart



et Korngold... à Déborah Waldman.

Concert accessible dans le cadre de l'opération « Sortez en bus ! »

Déborah WALDMAN dirige l'Orchestre de Bretagne
RENNES, Couvent Jacobins
[Vendredi 16 mars 2018, 20h](#)

Informations
Réservations

[Samedi 17 mars 2018, 20h](#)

Programme la musique fait son cinéma

Wolfgang Amadeus Mozart
Don Giovanni, ouverture

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie concertante pour violon, alto et orchestre (2ème mouvement)

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie n°25

Dmitri Chostakovitch
La Nouvelle Babylone, suite d'orchestre

Erich Wolfgang Korngold
Concerto pour violon en ré majeur op. 35

RESERVEZ VOTRE PLACE

<http://o-s-b.fr/spectacles/la-musique-fait-son-cinema/>



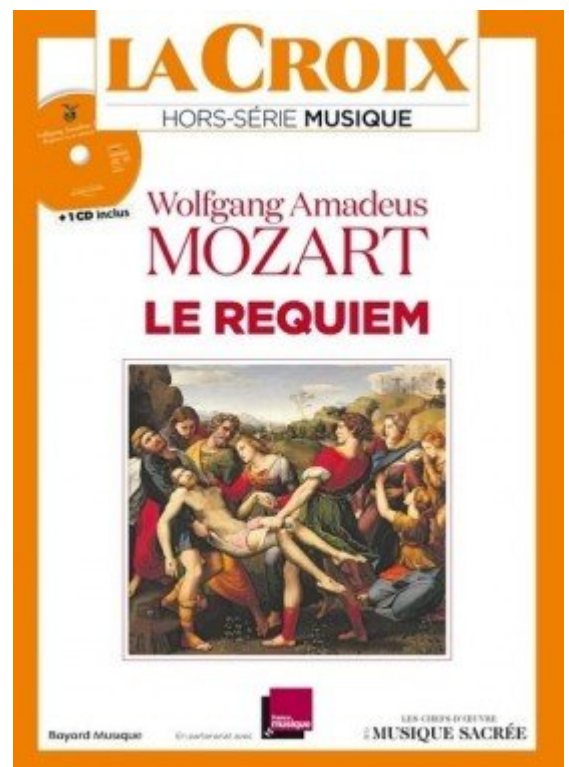
LIRE et VOIR Deborah Waldman / Orchestre IDOMENEO / Mozart
symphonique et lyrique (novembre 2015)

<http://www.classiquenews.com/tag/orchestre-idomeneo/>

Publications. MOZART : Requiem (Hors-Série La Croix, mars 2018)

Publications. MOZART : Requiem (Hors série La Croix) – En kiosque : le 7 mars 2018. Voici le déjà 4^e hors série du quotidien La Croix, hors série **MUSIQUE**, dédié au dernier ouvrage sacré de Wolfgang Amadeus Mozart (1791), son Requiem / Messe des morts, pour les défunts, laissé inachevé par la mort de son auteur. « *Le Chant ultime de Mozart* »... Mozart à la vie si brève nous touche par la profondeur et la gravité bouleversante de son écriture : après l'Ave Verum, la Messe en ut mineur, Les Vêpres d'un confesseur, le Requiem recueille la

sincérité la plus intime, les réflexions les plus sombres d'un génie touché par la grâce et la tendresse. Le Hors Série analyse la partition, son histoire et sa genèse, mais aussi les éléments autographes et ceux terminés après sa mort par les membres de son entourage, son élève Süsmayer, sous le pilotage de son époque Contance, en besoin d'argent.



cahier spécial MUSIQUE

Le Requiem : « Le chant ultime de Mozart »

En complément au cahier musicologique proprement dit (d'une lecture très aisée), l'éditeur publie le texte du Requiem et sa traduction pour s'immerger dans la dramaturgie poétique et spirituelle de cette « lumineuse liturgie funèbre » ; Il ajoute aussi le bénéfice d'une partie iconographique très riche explicitant à travers un choix de peintures et tableaux de la Renaissance et de la période Baroque, le sujet de la mort de Jésus, du Stabat Mater, de la Mise au tombeau... autant de thèmes qui surgissent dans le texte même du Requiem (en latin); l'éclairage pictural d'une savante et lumineuse clarté apporte un très pertinent soutien à la réussite de l'ensemble édité (cahier dédié à la Déposition de Raphael de 1507, conservée à Rome, Gal Borghèse) : vaste disposition de 9 personnages saisis par le tragique de la mort, réunies autour du cadavre de Jésus, que l'on dépose en présence de sa mère, de la croix...

Un cd complète l'approche : le Requiem de Mozart dans la version de Philippe Herreweghe : clarté de l'architecture chorale, incise très allante de l'orchestre (sur instruments d'époque), voix non vibrées. La lecture de 1996 étonne toujours par son équilibre entre drame et lisibilité de chaque partie, dans une prise de son idéalement réverbérée. Très bon choix.



Publication Hors-Série Musique « Requiem de Mozart » / En kiosque à partir du mardi 7 Mars / le 22 mars en librairie). 64 pages illustrées + 1 CD : Requiem de Mozart / Philippe Herreweghe / Collegium vocal de Gand / Orchestre des Champs-Élysées /

enregistrement Montreux, 1996 / Suisse. Prix indicatif : 9, 90 €

Au sommaire indicatif :

- **Grand dossier historique sur la composition du Requiem** et sur l'énigme qui entoure cette oeuvre inachevée et sans cesse renouvelée
 - Décryptage : qu'est-ce qu'un Requiem ? comment se positionne-t-il dans l'Eglise ?
 - **Texte** en latin traduit en français illustré par des œuvres d'art commentées.
 - **Portfolio** qui commente « La Déposition de Raphaël »
-

**CD, compte rendu critique.
BRUCKNER : Symphonie n°4.
Andris Nelsons.
Gewandhausorchester Leipzig
(1 cd Deutsche Grammophon
2017)**



CD, compte rendu critique.
BRUCKNER : Symphonie n°4. Andris
Nelsons. Gewandhausorchester
Leipzig (1 cd Deutsche
Grammophon 2017). La 4^e de
Bruckner est dite « romantique »
: serait-ce parce qu'elle
réussit une nouvelle sagesse
ample et majestueuse malgré
l'ampleur des effectifs ; le
sentiment préservé malgré
l'esprit du colossal ? La

noblesse parfois emphatique, la solennité parfois
spectaculaire ne doivent jamais amoindrir l'allant altier,
l'électricité souterraine qui illumine de l'intérieur, une
partition toute dédiée à l'auteur de Tristan : l'ampleur des
tutti, le clair obscur âpre, mordant, violent, sauvage des
contrastes, opposant, affrontant les pupitres et familles
d'instruments (cordes / bois / cuivres en fanfare déployée),
enfin l'allure... doivent immédiatement se nourrir d'une
vitalité jamais éteinte : continue, tendue, soutenue de haute
lutte. Voilà qui fait les grandes interprétations (Jochum,
Gand, et le plus récent, de surcroît sur instruments d'époque,
Herreweghe avec son fabuleux orchestre des Champs-Élysées,
lequel dépoussière aussi de façon décisive... le massif

brahmsien).

Ici reconnaissons à Andris Nelsons, la continuité d'un travail passionnant réalisé avec le Gewandhaus Orchester Leipzig, familier par ailleurs du répertoire symphonique germanique, de Mendelssohn à ... Mahler. Successeur ici même de Masur, puis de Chailly, Andris Nelsons n'est pas encore concrètement directeur musical de la phalange de Leipzig, mais il poursuit une manière de cycle brucknérien...avec l'orchestre, par le disque.

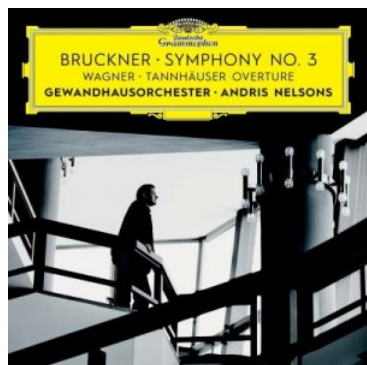
Reconnaissons d'emblée que la sûreté du geste, la clarté de la vision, et surtout la richesse et la cohésion de la sonorité de l'orchestre voisine avec les meilleurs parmi le top 5 d'Allemagne : le Berliner Phil., le Radio Bavaroise, le Dresden, le Berliner Staatsoper... Un travail étonnant en maîtrise et intelligence intérieure obtenue en proportion avec un travailleur forcené qui dirige aussi le Boston Symphony orchestra (DG enregistre les Symphonies de Chostakovitch simultanément à Bruckner à Leipzig donc...).

[Après la 3è Symphonie \(saluée par classiquenews : voir ci dessous le lien vers la critique du cd\)](#), cette Symphonie n°4 de Bruckner ne démerite en rien : au contraire, les qualités de cohésion interne, d'énergie architecturée, de lisibilité voire de transparence de la matière orchestrale, malgré ses contrastes par vagues submersives et l'ambition des effectifs requis (3 flûtes, bois par 2..., riche fanfare des cuivres comprenant 4 cors, trompettes et trombones par 3, tuba...). Enregistré en 2017, la lecture saisie sur le vif (Live recording) confirme l'aisance du maestro Nelsons comme architecte et prophète : exigeant, cultivant le détail comme le souffle ; il opte pour la version 1878 / 1880 plus courte, raccourcie à circa 65 mn / versus 75 mn par un Bruckner âgé, obligé à de sérieuses coupes sous la pression de son éditeur, mais avec un nouveau Scherzo et un finale « rationalisé »), travaillant sur la clarté structurelle (le premier mouvement allegro molto moderato, l'un des plus complexe par son assise, mais d'une construction lumineuse). S'aidant surtout de la

flexibilité aérienne et scintillante des excellentes cordes. Nelsons aime l'efficacité mais aussi la fidélité au texte originel, reconnaissant ainsi à Bruckner, l'artisan dit rustre, une évidente intelligence de bâtisseur : pas étonnant donc qu'il ait préféré cette version équilibrée, développée, comparée à celle retaillée (à la serpe parfois) de 1889). Rien ne nuit ni n'empêche la fabuleuse activité de l'orchestre où perce l'élégie incisive, individualisée des fabuleux solos instrumentaux ... notons la couleur nuancée mélancolique de l'Andante, moins endeuillé que songeur voire énigmatique ; l'énergie cynégétique du Scherzo, celui réécrit par Bruckner, doué d'une inspiration très programmatique mais saisissante par sa flamboyance contrastée ; enfin, l'équilibre et la résolution qui ordonne dans une aisance souveraine, le FINALE, dont le portique dernier donne la mesure de l'imaginaire mystique de Bruckner : un Hosanna miraculeux dont Nelsons nous fait entendre la légèreté et l'élan irrépressible.

Voici la preuve nouvelle que Nelsons est bien un brucknérien de première qualité. A suivre, car le cycle Bruckner à Leipzig devrait ainsi se poursuivre. Le Prélude de Lohengrin joué en lever de rideau pour ce récital symphonique, semble envisager les éthers célestes que Bruckner parvient à rejoindre lui aussi en une prière lente, solennelle, majestueuse et parsemée de stations, noires et sombres, pastorales et lumineuses. Itinéraire passionnant.

CD, compte rendu critique. BRUCKNER : Symphonie n°4. Andris Nelsons. Gewandhausorchester Leipzig (1 cd Deutsche Grammophon 2017)



LIRE aussi [notre critique complète de la Symphonie n°3 de Bruckner par Andris Nelsons. Gewandhausorchester Leipzig \(1 cd Deutsche Grammophon 2016\)](http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-bruckner-symphonie-n3-wagner-ouverture-de-tannhauser-andris-nelsons-gewandhausorchester-leipzig-1-cd-deutsche-grammophon-leipzig-juin-2016/)

[http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-bruckner-symphonie-n3-wagner-ouverture-de-tannhauser-andris-nelsons-gewandhausorchester-leipzig-1-cd-deutsche-](http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-bruckner-symphonie-n3-wagner-ouverture-de-tannhauser-andris-nelsons-gewandhausorchester-leipzig-1-cd-deutsche-grammophon-leipzig-juin-2016/)

[grammophon-leipzig-juin-2016/](http://www.classiquenews.com/cd-compte-rendu-critique-bruckner-symphonie-n3-wagner-ouverture-de-tannhauser-andris-nelsons-gewandhausorchester-leipzig-1-cd-deutsche-grammophon-leipzig-juin-2016/)

CD, compte-rendu critique. RACHMANINOV, SCRIABINE... Jean- Paul Gasparian (1 cd Evidence classics)



CD, compte-rendu critique.
RACHMANINOV, SCRIABINE... Jean-
Paul Gasparian (1 cd Evidence
classics).

Aimez-vous Rachmaninov? Si vous n'en êtes pas encore certain, écoutez ce CD. Le jeune pianiste Jean-Paul Gasparian aura tôt fait de vous convaincre.

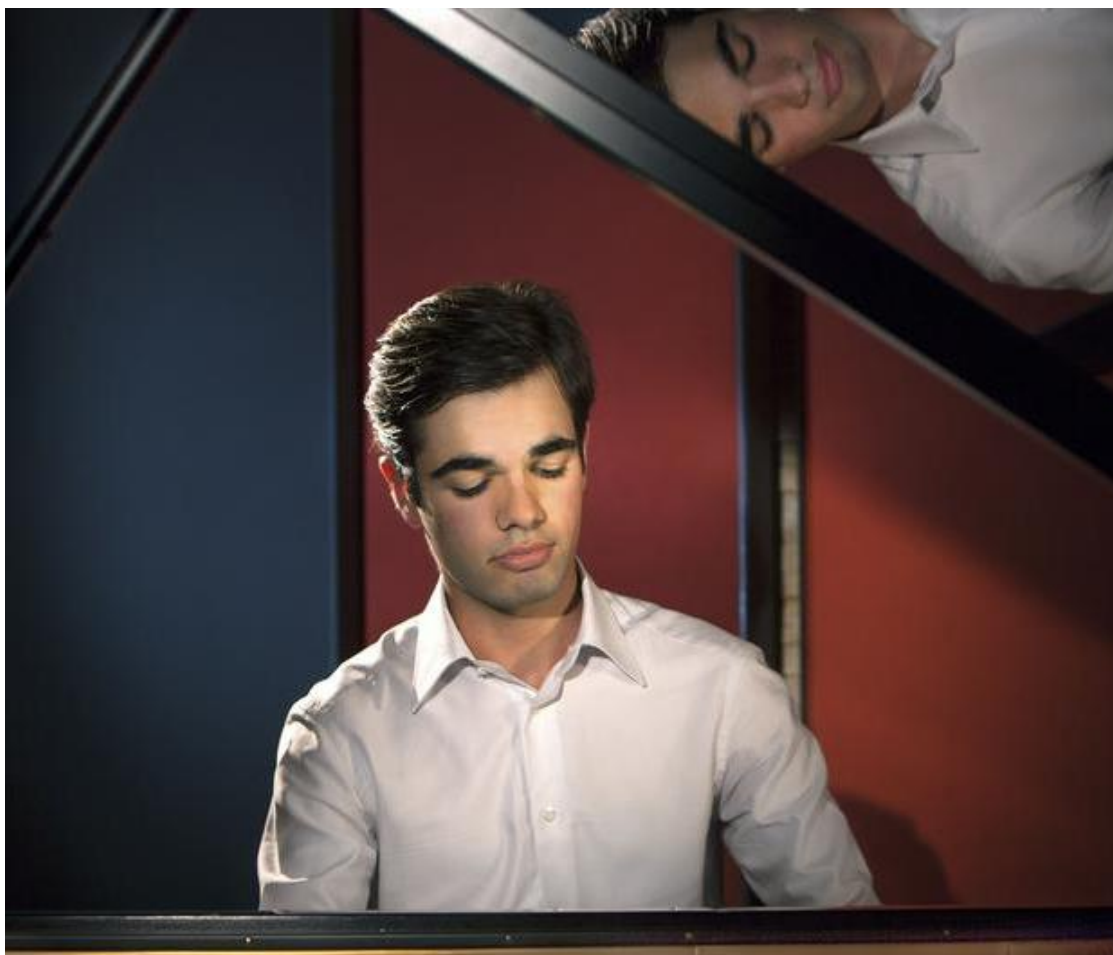
Jean-Paul Gasparian a seulement 22 ans, et son nom se détache déjà dans la sphère ô combien

élevée aujourd'hui des jeunes pianistes de sa génération. Son premier disque est un coup de maître et ce mot n'est pas trop fort. Consacré à Rachmaninov, Scriabine et Prokofiev, un

répertoire qu'il joue depuis « longtemps », il offre une très belle cohérence tout en mettant en valeur les identités respectives des trois compositeurs. On conçoit immédiatement à son écoute qu'il ne s'agit pas là d'une tentation, d'une envie de démontrer, mais bien de réelles affinités du pianiste avec la musique russe. Le choix et l'enchaînement des œuvres sont admirablement pensés, et l'on est sidéré par la maturité avec laquelle le jeune homme aborde ce répertoire.

Jean-Paul Gasparian joue Rachmaninov, Scriabine...

COUP DE MAÎTRE



Tout y est maîtrisé: la technique est sûre, le style impeccable, élégant, l'expression et les timbres caractérisés dans tous les registres. Gasparian réussit cet équilibre qui fait défaut à certains interprètes de **Rachmaninov**, versant pour les uns dans l'épanchement, et pour les autres dans le détachement ... trop objectif. Chez lui, ni épanchement ni détachement. Il concilie une lecture claire de son écriture polyphonique, une construction soigneusement définie, avec un art du chant constamment présent, la rondeur d'un toucher qui n'est jamais sec, magnifié par une prise de son dont on salue au passage la qualité et l'intelligence, et enfin avec un sens et une volonté esthétique remarquables au concert qu'il confirme au disque.

L'artiste nous fait entrer dans l'univers complexe, dense, des déclinaisons sombres de l'opus 39, de ses nuances du gris au noir, de ses bouillonnements, ses fulgurances (première étude), de sa pudique mélancolie (seconde étude). Des cloches éperdues tintent à toute volée (troisième étude) et font resplendir les coupoles dorées de Moscou, l'émotion tenue mais pas contenue de la submergeante cinquième étude précède une sixième étude où les doigts du pianiste dessinent avec mordant et frénésie, une danse démoniaque. D'indéfinissables pensées voguent dans le ciel changeant de la huitième étude. Gasparian, en peintre du clavier, nourri de culture russe au sens large, donne sans conteste à ces pièces leur dimension de « tableaux », parfois oubliée par d'autres au profit du vernis technique.

La Sonate de Scriabine aux deux mouvements si contrastés est superbe de poésie comme de délicatesse (premier mouvement), comme de souffle lyrique (deuxième mouvement). Encore d'esprit romantique, elle s'articule avec la modernité des études opus 65 admirablement servies par un sens de la sonorité et de leurs couleurs si particulières, aussi abouti que celui du mouvement dynamique. La sonate de Prokofiev, qui s'enchaîne naturellement, pêcherait presque par trop d'esthétisme, trop belle pour lui! Peut-être, et ce n'est qu'une toute petite réserve, par endroits pourrait-on la souhaiter un peu plus râpeuse, un peu plus insolente, même si le pianiste nous démontre que le compositeur excelle dans l'art de la mélodie (premier mouvement), et si l'esprit du jeu est là (2ème mouvement) comme la vivacité facétieuse (dernier mouvement).

Saluons l'ensemble du programme et la personnalité de cet interprète au talent à suivre absolument, qui nous offre, pour ce qui est de Rachmaninov, une version passionnante, heureuse alternative à la fascinante radicalité moderniste d'Ovchinikov, et au flamboyant et subjuguant pianisme de Lugansky.



CD, compte-rendu critique. RACHMANINOV, SCRIABINE... Jean-Paul Gasparian, piano (1 cd Evidence classics). Rachmaninov : Études-tableaux opus 39. Scriabine : Sonate n°2 opus 19 et trois études opus 65. Prokofiev : Sonate n°2 opus 14.

Jean-Paul Gasparian, piano (1 cd Evidence classics).

DVD, critique. RIMSKI : LE COQ D'OR (Pelly, La Monnaie, dec 2016, 1 dvd Bel Air classiques)

DVD, critique. RIMSKI : LE COQ D'OR (Pelly, La Monnaie, dec 2016, 1 dvd Bel Air classiques).

Présentée en décembre 2016 à La Monnaie de Bruxelles, cette production du Coq d'or de Rimsky (version en 3 actes de 1909) indique clairement la force poétique subversive d'un compositeur dont comme Haydn, on a trop tôt pris le pli incorrect de catalogué « classique ringuard ». Rien de tel ici, car cet ultime opéra du vénérable, ose tout, dénonce la tyrannie, attaque l'idiotie du

pouvoir, et musicalement s'avère passionnant. La verve poétique est dévoilée, parfaitement servie par Laurent Pelly ; on reste plus réservé sur la direction lisse, guère articulée du chef Altinoglu.

Comme dans Sadko, opéra océanique et féerie visuelle au tropisme enivrant, Le Coq d'or de Rimski-Korsakov cultive les mêmes qualités, – fascinantes pour le regard européen. Inspiré d'un conte de Pouchkine, l'ouvrage créé après la mort du compositeur, en 1909, sait aussi instiller un climat de satire aiguë contre tous les pouvoirs (pointe acérée vers le Tsar et un système corrompu, vérolé ?) : ici Dodon le magnifique lambine et s'étire dans son lit, entre paresse et mollesse; il veut être seul et cloîtré. Mais les royaumes alentour menacent d'envahir son territoire, aussi l'astrologue, contre la promesse que le Tsar exaucera en temps voulu, lui offre un coq d'or, afin de le réveiller à chaque assaut de ses ennemis. Sur le front de guerre, Dodon l'indolent, un rien benêt s'éprend à



la folie de la reine rivale Chémakhane : mais sur la route qui les mène à la cérémonie aux noces, l'astrologue avisé réclame son dû : Chémakhane. Dodon furieux, tue l'astrologue, mais le coq d'un coup de bec revêche, terrasse à son tour celui qui n'a pas tenu sa promesse. Rêve, réalité, conte ou alerte sur l'état psychique et la responsabilité de nos politiques ... dans l'épilogue, l'astrologue pose la question. Rimski le sensuel use de tous les sortilèges harmoniques (d'un caractère wagnérien et tristanesque) et mélodiques (nombreuses citations de chants folkloriques russes) pour tisser une partition des plus raffinées sur le plan de l'orchestration, fouillant les effluves d'une passion naissante et radicale (le duo Dodon / Chémakhane) dont la volupté est un autre aspect de l'âme russe. Dans ce scintillement permanent, les voix se mêlent et fusionnent avec l'orchestre, ajoutant à la riche texture poétique.

La conception de l'orchestre est celle d'une formidable machine onirique qui pourtant suit et sert la narration avec un souffle saisissant, faisant de ce conte, un brûlot acide d'une grande vérité. Pelly fait du Pelly, entre premier degré et grotesque voire surréalisme. Sous la séduction colorée et la taille potache et contournée de certains objets, accessoires, tableaux, le metteur en scène n'écarte pas l'esprit de critique et les pointes satiriques contre le politique et le pouvoir.

Côté chanteurs, saluons le Dodon de **Pavlo Hunka**, seule vraie déception de l'affaire (silhouette centrale quand même) : qui certes a des poses comiques mais au chant lui aussi mou, imprécis, petit. Quel dommage! Car la Tsarine Chémakhane de **Venera Gimadieva**, sirène souple et déterminée, est vraie aguicheuse conquérante.

Même séduction chez l'Astrologue d'**Alexander Kravets**, agile (troublant dans ses passages entre voix de tête et de poitrine), lumineux, ductile, malgré la difficulté de son rôle. sans omettre, l'intendante fabuleuse d'**Agnes Zwierko** à la fois comique et d'un érotisme à peu près égale à la sirène de rêve Gimadieva. Difficile de concevoir pour ces quatre

personnages, incarnation aussi convaincante et inventive. De mieux en mieux chantant, le chœur, si important dans tout opéra russe, montre la déroute d'une société perdue quand le peuple partage la même idiotie crasse et aveugle que celui qui le dirige. De sorte que le regard au vitriol rimskien trouve un écho aussi inattendu que saisissant dans notre monde moderne. A part le Dodon inabouti et bancal, tous les personnages sortent gagnants de cette production globalement très passionnante.

Rimski-Korsakov, Nikolaï : Le Coq d'or, opéra en 3 actes

Livret de Vladimir Bielski

Création : Théâtre Solodovnikov de Moscou le 24 octobre 1909

Le Tsar Dodon : Pavlo Hunka

La Tsarine de Chémakhane : Venera Gimadieva

Polkan : Alexander Vassiliev

L'astrologue : Alexander Kravets

L'Intendante : Agnes Zwierko

Le Coq d'Or : Sheva Tehoval

Tsarévitch Guidone : Alexei Dolgov

Tsarévitch Aphrone : Konstantin Shushakov

Chœur et orchestre de la Monnaie

Alain Altinoglu, direction

Mise en scène et costumes : Laurent Pelly

Bruxelles, sous le chapiteau de la Monnaie, enregistré en décembre 2016

—-
LIRE aussi notre critique du COQ d'OR, même production (L Pelly, mise en scène) mais dans une distribution différente, présentée à Nancy en mars 2017

<http://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-nancy-opera-national-de-lorraine-le-19-mars-2017-rimski-korsakov-le-coq-dor-rani-calderon-laurent-pelly/>

WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon)

WEINBERG : Symphonie n°3, n°7, Concerto pour flûte – Mirga Gražinytė-Tyla (1 cd Deutsche Grammophon). De toute évidence, le catalogue de Weinberg est l'apport le plus important depuis les 2 dernières décades, à l'histoire symphonique du XXè. Ce qui s'apparente telle une intégrale en cours chez DG Deutsche Grammophon, comble

évidemment un manque évident, qu'il est temps de réparer. D'autant que le compositeur a laissé **27 symphonies**. Après ses précédents enregistrements des Symph 1 et 21 (DG, 2019), la cheffe lituanienne **Mirga Gražinytė-Tyla** (née en 1986) convainc



tout autant, dès **la Symphonie n°7** qui associe les notes cristallines du clavecin au nuage orchestral, entamant entre les deux, un dialogue sonore des plus captivants (les deux premiers mouvements). Le Scherzo halluciné s'impose par son réalisme dramatique sans concession. Il fusionne la répétition incisive du clavecin et les cordes de l'orchestre, dans un climat d'inquiétude acide puis de transe panique, avant que les accords ténus, immédiatement rassurants du clavecin ne referme le cycle symphonique comme le dernier chapitre d'un livre qui peut n'avoir été qu'un rêve... (solo du violon aux nuances murmurées énigmatiques évanescentes). Magistral. Tout cela évoque la 6è, ses épisodes lourdement chargés sur le plan émotionnel, comme le chœur de garçons qui évoque la destruction de la maison devenu leur tombeau. Mais aussi la 8è symphonie à venir, où Weinberg exprime ses racines polonaises et sa rémission après avoir réussi à échapper à la barbarie nazie... toujours l'indication de séquences insoutenables pour l'esprit humaniste et fraternel, se pare d'une enveloppe orchestrale des plus raffinées, infiniment suggestive, comme dans cette 8è justement, où l'épisode des « chiens de Varsovie » évoque l'extermination du vivant, hommes et canins mêlés.

Le Concerto pour flûte a cette pulsation frénétique, proche de l'insouciance assumée, consciente ou non, de la Symphonie Classique de Prokofiev.

La Symphonie n°3 (révision 1959) affirme immédiatement un coloris plein et transparent à la fois ; l'allant élégantissime et grave du premier Allegro affirme l'imaginaire de Weinberg symphoniste de premier plan. Le premier mouvement gagne en ampleur et caractère de plus en plus martial, jouant sur des harmonies troubles, ambivalentes, entre esprit de conquête et



fatalité, activité irrépressible et cynisme barbare, pas si loin de l'inspiration elle aussi double de Chostakovitch. Entre échappées réellement lunaires et oniriques, et désespérance collective, la cheffe n'omet pas une gravité sourde qui d'ailleurs conclut le premier mouvement. Le 2^e Allegro noté « Giocoso » respire, gambade, s'autorisant même des élans d'ivresse jaillissante, dans l'esprit d'une légèreté qui atteint – sentiment rare et précieux, à une insouciance enchantée. L'Adagio est une pause suspendue, éperdue, intime, d'une gravité elle aussi transparente. Le dernier Allegro superbement détaillé jusque dans d'infimes séquences où brillent les timbres filigranés, affecte l'élan puis les hoquets d'une marche de plus en plus frénétique, dans un climat d'inquiétude croissante. Le geste ciselé, expressif, de Mirga Gražinytė-Tyla éblouit par sa compréhension des climats enchaînés d'autant mieux réalisés qu'elle en rétablit aussi la cohérence dans un déroulement organiquement abouti. Le sens de la syncope comme de l'élégance d'un Weinberg évidemment inspiré par Chostakovitch, se hisse à son meilleur, sidérant par ses fulgurances contrastées, envoûtant même dans sa recherche d'harmonies raffinées souvent imprévisibles et d'autant plus efficaces.

CRITIQUE CD. MIECZYŚLAW WEINBERG : Symph n°3 et n°7 – Concerto pour flûte / Mirga Gražinytė-Tyla / 1 cd DG Deutsche Grammophon – parution : le 16 sept 2022.

Symphony No. 3 in B Minor, Op. 45
Symphony No. 7, Op. 81
Flute Concerto No. 1, Op. 75
City Of Birmingham Symphony Orchestra
Deutsche Kammerphilharmonie Bremen
Kirill Gerstein · Marie-Christine Zupancic
Mirga Gražinytė-Tyla, direction.

PLUS D'INFOS sur le site de **DG Deutsche Grammophon** :

<https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/weinberg-symphonies-nos-3-7-grazinyte-tyla-12783>

En streaming, l'Adagio de la Symphonie n°3 opus 45

VISITER aussi le site de la cheffe lituanienne Mirga Gražinytė-Tyla : <http://mirgagrazinytetyla.com/>

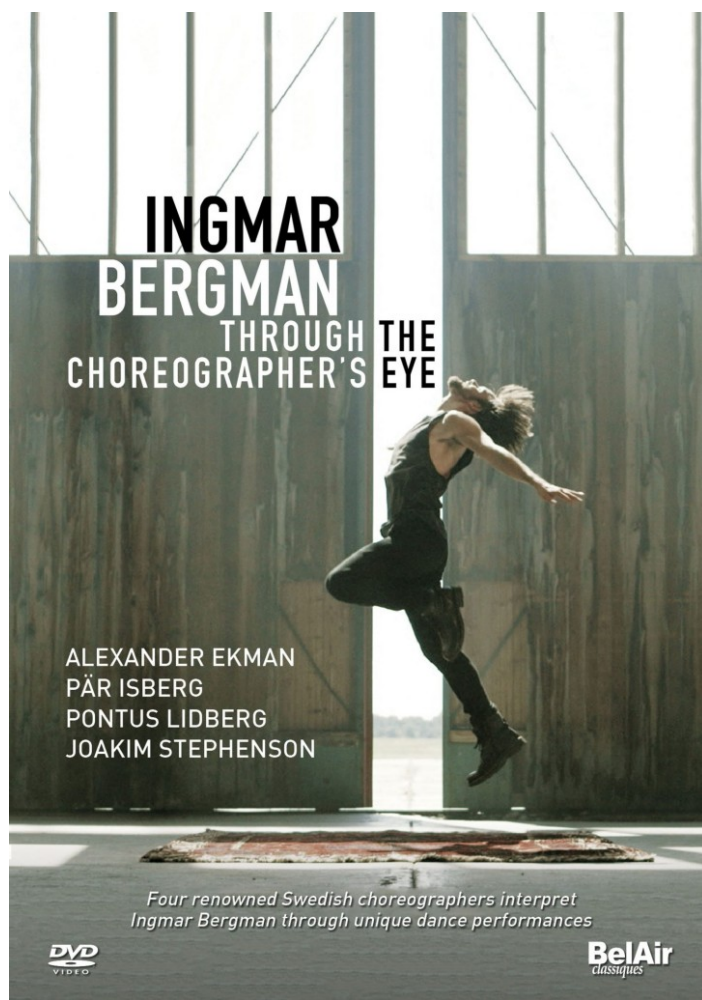
DVD, danse; critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques

DVD, danse. critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques – juillet 2016). Pour le centenaire de la naissance du réalisateur **Ingmar Bergman** – l'un des plus grands cinéastes suédois (*Fanny et Alexandre, Sarabande*, titre de son dernier film...), l'éditeur Bel Air publie le souvenir d'une création chorégraphique en 4 volets / démarches, lors d'une soirée live de juillet 2016 (pendant la « Semaine Bergman » à Gotland). Chacun

des 4 chorégraphes abordent la notion de mouvement et d'ineffable, tels qu'ils ont été traités selon eux dans les films de Bergman. Pour se faire, la nouvelle génération de maîtres à danser, quatre chorégraphes les plus innovants de Suède (**Alexander Ekman, Pontus Lidberg, Pär Isberg et Joakim Stephenson**) ont rejoint Farö, non loin de Hammars, lieu de résidence d'Ingmar Bergman. Ainsi se déroulent quatre séquences dansées traitées à la façon de tableaux cinématographiques, dont les acteurs danseurs renvoient immédiatement à l'imaginaire visuel de Bergman.

Tout l'univers des pensées implicites, des gestes pudiques, toute la chorégraphie cinématographique de Bergman est capturée et comme saisie, transcrite dans le langage des corps en mouvement, à travers les quatre séquences filmées.

La courbe d'un bras, la direction d'un regard... jusqu'à une scène qui convoquent une situation très documentée, et visuellement référencée (comme le couple qui descend d'un avion et semble se séparer puis se retrouver...), tout suggère



la vie intérieure ; chaque sentiment, fruit d'une expérience vécue, cachée, et jamais dite ni exprimée. Encore moins partagée. Les 4 chorégraphes réunis ici, accompagnés par les danseurs Jenny Nilson, Nathalie Nordquist, Oscar Salomonsson et Nadja Serllrup, rendent ainsi un hommage à l'esthétisme chorégraphique du réalisateur Ingmar Bergman : les quatre pièces chorégraphiques sont émaillées d'images de Bergmann au travail lui-même sur le corps et la pensée de ses acteurs, de vues des paysages de Farö dans leur beauté naturelle et sauvage, énigmatique, éternelle...

En quoi captivent les 4 chorégraphies ainsi filmées ? Nos commentaires critiques :

PENSÉES SUR BERGMAN ET LA DANSE

Chorégraphie et danse : Alexander Ekman

Script : Alexander Ekman / Ingmar Bergman jr.

Musique : Frédéric Chopin, Nocturne n°2 en mi bémol majeur

Le danseur seul paraît dans l'embrasure de la porte du vaste hangar, tapis enroulé sur les épaules ; il tente de rentrer, puis se faufile dans le bon sens. Il se dégourdit les jambes, lance son tapis, le déroule : le solo peut commencer, exaltation du corps en mouvement, souple, extensible, serpentin. Il s'enroule dans le tapis, joue de ses mains percussives en tapant sur le sol. C'est l'échauffement pour que vers 5mn46, quand débute le Nocturne de Chopin, la danse se construit enfin, déployant par le seul langage du corps, un minidrame enivré, exalté, contrasté (cf le visuel de couverture du dvd) ; il s'assit parmi le public, semble

entamer une conversation, et prendre à témoin quelque spectatrice amusée, surprise... Alexander Ekman danse sa propre chorégraphie, hymne, exultation d'un corps solitaire qui s'ébat enfin en une course effrénée dans les champs, en plaine nature : libératrice, salvatrice. C'est l'une des plus courtes chorés, de moins de 10 mn.

SAMBAND – BANDE – SARABANDE

Chorégraphie : Pär Isberg

Danseurs : Nadja Sellrup & Oscar Salomonsson

Musique : Johann Sebastian Bach, Suites pour Violoncelle

Soliste : Torleif Thedéen

La caméra de Bergman laisse beaucoup d'espace aux non dits, aux corps en silence, aux regards connotés, intentionnels, aux gestes souples qui disent autre chose que la parole... C'est pourquoi les chorégraphes se sentent si proches de ses cadrages et de ses sujets cinématographiques. Pär Isberg imagine ici deux danseurs, un couple qui arrivent en avion sur l'île de Gotland à Faro, justement : la séquence s'inscrit idéalement dans le hangar à avions où se déroule ce tableau à deux. C'est la plus longue chorégraphie, presque 20 mn. C'est une histoire de couple, séparation puis fusion, et dans la référence aux valises des deux voyageurs, l'idée du départ, de la séparation / de l'arrivée, des retrouvailles, éternel balancement des cœurs appareillés ; indifférence, décalage, « je t'aime moi non plus, tu m'agaces, mais au fond je t'aime bien »... la partition est troublée, troublante, à l'issue incertaine, d'autant que la suite pour violoncelle de JS Bach, offre une diversité de rythmes qui souligne la fragilité mobile de leur étreinte toujours reportée. L'écriture d'un duo plus classique reprend cependant ses droits, réécrivant tout ce que peut dire et suggérer un couple de danseurs : soit 2 corps enlacés, séparés, affrontés, désaccordés, retrouvés, selon l'idée de l'éternel retour amoureux. Puis, le volet

final, sur une nouvelle séquence musicale toujours au violoncelle / JS Bach (distinguons l'excellent instrumentiste Torleif Thedéen), la danse bascule dans le tragique quand survient la voiture d'un petit garçon, vide : soudain, le deuil, le déchirement d'une mort prématurée colore tout le duo, en une succession de gestes souples, suggestifs, d'une pudeur terrassée. A la gravitas de Bach répond la transe endeuillée du couple foudroyé.

UNE PRÉ-ÉTUDE

Chorégraphie et danse : Pontus Lidberg

Musique : Stefan Levin

Voix : Stina Ekblad

Servante : Isabelle Lundberg

Dramaturge : Adrian Silver

Cheval Svie

En moins de 6 mn, le chorégraphe Pontus Lidberg danse sa propre chorégraphie : arrivant puis repartant à dos de cheval. C'est le second solo, après celui d'Alexander Ekman. La figure du danseur dessine une série de magnifiques arabesques suspendues, défis à la pesanteur, échos maîtrisés en miroir avec le corps harmonique du cheval statique au second plan. La musique, planante, définit et souligne la caractère énigmatique de la séquence, traitée comme une apparition / révélation, d'essence onirique.

ONAPERS

Chorégraphie : Joakim Stephenson

Danseurs : Nathalie Nordquist & Jenny Nilson

Musique : Stefan Levin

Stephenson signe ici le tableau le plus cinématographique dont

la réalisation filmée cite manifestement le cinéma de Bergman : travail sur la lumière, plans affleurants, dessinant les corps, visages, la ligne et l'épiderme des mains... C'est une évocation de l'absence / présence, tout ce qui rappelle à chaque individu, la preuve qu'il existe bien au monde et à lui-même. L'autre étant celui ou celle (ici, la 2^e danseuse plus jeune), qui renvoie à la première danseuse, la preuve de son essence. Jeu de miroir, le pas de deux qui s'en suit, en chapeau blanc ou en robe noire, évoque cette quête de l'identité et de la présence : « j'existe comment ? » pose comme équation et sujet, la première danseuse assise sur son lit, au début du tableau. La lumière du songe, le soin apporté à l'image et à la fluidité des plans renforce encore l'écriture de Stephenson dans l'évanescence, l'intimité suggérée, la question de l'image et de l'illusion. Qui sont ces deux danseuses ? Quel est leur rapport ? Passé et présent, deux visages d'une même entité... en quête de sa propre unité / identité. En 15 mn, le spectateur oublie tout repère et plonge dans la labyrinthe bergmanien de la psyché humaine. Superbe scène et belle réalisation.



En réunissant aujourd'hui, les meilleurs chorégraphes suédois de la nouvelle génération, parmi les plus inventifs et les plus inspirés, – entre onirisme, exultation, épure et esthétisme, le dvd « Ingmar Bergman through the choreographers's eye » mérite amplement le **CLIC de CLASSIQUENEWS de mars 2018**. Exaltant essor de la danse en Suède. **Ce dvd essentiel, incontournable**, enrichit considérablement notre connaissance de la scène chorégraphique suédoise actuelle, tout en montrant combien les auteurs contemporains gagnent à relire leur riche patrimoine et aussi à dépasser leur media traditionnel en interrogeant les autres disciplines : ici, les jeunes danseurs chorégraphes revisitent la filmographie de Bergman, tout en

renouvelant leur propre écriture, en passant de la danse au cinéma. Beau message, belles échappées.

DVD, danse; critique. Ingmar Bergman vu par les chorégraphes Ekman, Lidberg, Isberg, Stephenson – 1 dvd Bel Air classiques – juillet 2016) – En DVD et Blu-ray, le 09 mars 2018 – BONUS : Interviews / making-of (40 min.)

INGMAR BERGMAN VU PAR LES CHORÉGRAPHES [DVD & BLU-RAY]

Un film de Hammars Drama Productions, Stockholm (2016)

Produit par Frederik Stattin, Nordisk Drama & Dokumentär

Producteurs exécutifs : Ingmar Bergman Jr, Marie-Louise Sid-Sylwander

PENSÉES SUR BERGMAN ET LA DANSE

Chorégraphie et danse : Alexander Ekman

Script : Alexander Ekman / Ingmar Bergman jr.

Musique : Frédéric Chopin, Nocturne No. 2 en Mi bémol majeur

UNE PRÉ-ÉTUDE

Chorégraphie et danse : Pontus Lidberg

Musique : Stefan Levin

Voix : Stina Ekblad

Servante : Isabelle Lundberg

Dramaturge : Adrian Silver

Cheval Svie

SAMBAND – BANDE – SARABANDE

Chorégraphie : Pär Isberg

Danseurs : Nadja Sellrup & Oscar Salomonsson

Musique : Johann Sebastian Bach, Suites pour Violoncelle

Soliste : Torleif Thedéen

ONAPERS

Chorégraphie : Joakim Stephenson

Danseurs : Nathalie Nordquist & Jenny Nilson

Musique : Stefan Levin

FICHE TECHNIQUE

Enregistrement HD : Hangar de Bunge, Farösund, Gotland |

07/2016 □ Date de parution : 09 mars 2018

Distribution : Outhere Distribution France

1 DVD □ Référence : BAC149

Code-barre : 3760115301498

Livret : FR / ANG □ Durée : 92 min.

Film : 52 min.

Bonus : 40 min.

Sous-titres : FR / ANG / JAP / KOR

Image : Couleur, 16/9, NTSC

Son : PCM 2.0

Code région : 0

1 BLU-RAY □ Référence : BAC449

Code-barre : 3760115304499

Livret : FR / ANG □ Durée : 92 min.

Film : 52 min.

Bonus : 40 min.

Sous-titres : FR / ANG / JAP / KOR

Image : Couleur, 16/9, Full HD

Son : PCM 2.0

Code région : A, B, C